

Culture

La carte et le territoire

Il compte parmi les grands noms du street art, et pas seulement en France. Inspiré par Le Caravage, adoubé par Banksy himself, Christian Guémy alias C215 quitte la rue pour une galerie bruxelloise.

STREET ART «Le monde de C215»

Par Christian Guémy alias C215

SIMON DAMMAN

Sur son monde, C215 l'illustre par l'heure à l'aide de vieilles cartes géographiques. Bombé entre la Chine et la mer du Japon, un samouraï tourne ainsi le regard vers l'archipel nippon. Dans son casque de cosmonaute, Yuri Gagarine sourit sur le découpage politique de ce qui s'appelait alors l'URSS. Saint-Exupéry, équipé pour l'Aéropostale, lève les yeux vers l'Algérie. Et, Belgique oblige, Magritte balade son chapeau melon au-dessus de nos (ex-) bassins industriels.

«J'ai une formation d'historien, dit Christian Guémy à propos de sa nouvelle expo. J'ai toujours été extrêmement studieux en cours d'histoire, et ce sont des cartes de ma génération. En même temps, j'ai beaucoup voyagé dans le monde, pour peindre dans les rues, sur tous les continents. Vers 2012, lorsque j'ai commencé à vraiment exposer en galerie, j'ai cherché à recréer la même relation au contexte que celle que j'avais dans la rue. Quand je peins un petit chien (il a profité de son passage pour agrémente le quartier du palais de justice d'un carlin déguisé en lapin de Pâques, NDLR), je le peins là parce que derrière, il y a la rue, des tables autour, des gens qui vont être surpris de le voir en passant... Ici, c'est pareil: j'ai essayé de trouver le sujet qui interagit avec la carte.»

Si le street art est gratuit par essence, ses pochoirs racontent bien des choses. Les cartes murales récupérées par l'artiste parisien sont ces fameuses «Vidal-Lablache»: prisées par les accros au vintage, elles renvoient aussi à un monde qui a plus ou moins disparu. Paul Vidal de La Blache, géographe, réformateur de l'enseignement de cette matière en France au tournant du XX^e siècle, «incarnation» d'une certaine nostalgie? «D'un certain type d'enseignement, oui! J'ai connu les dernières années des méthodes d'apprentissage de la Troisième République, qui étaient extrêmement structurantes. L'autre jour, mes beaux-parents racontaient que quand ils étaient petits, ils avaient des cartes muettes, sur lesquelles il fallait situer les villes; ils devaient connaître par cœur le nom des fleuves... Ça peut sembler extrêmement absurde aujourd'hui, mais on apprenait à apprendre, en fait. Et on n'était pas complètement fondus dans une so-

ciété du remix, où chacun peut remplacer chacun; ce 'carcan' faisait architecture mentale mais finalement aussi architecture de vie.»

Engagé

Une de ces cartes «réillustrées» par C215 montre un enfant, flingue à la main. L'enfant-soldat, photographié en son temps par Steve McCurry (celui du portrait de la jeune Afghane aux yeux verts), est posé sur tout le continent africain. Artiste engagé ressuscitant sa commune de Vitry-sur-Seine à coups de fresques, Guémy a rendu hommage aux victimes de la tuerie de Charlie Hebdo et tenu à faire disparaître les croix gammées souillant ses portraits de Simone Veil peints sur des boîtes aux lettres parisiennes.

Guémy a rendu hommage à Charlie Hebdo et fait disparaître les croix gammées souillant ses portraits de Simone Veil.

L'homme questionne l'humanisme. «L'humanité dans son ensemble me laisse de plus en plus pantois. Sans ces structures, sans ces États, sans ces tours de force un peu 'méta', va-t-on réussir à échapper aux périls, et en particulier au péril du climat», se demande celui qui, après tout, mène une vie extrêmement structurée et structurante? «Je passe l'essentiel de mon temps assis à une table, à découper des pochoirs au scalpel, à écouter des documentaires ou des émissions de Radio France, France Culture ou France Inter. Ce qui m'inspire, c'est pour le coup l'actualité, le quotidien. Et le fait d'avoir une fille de 15 ans, de comprendre aujourd'hui par ses aspirations qui j'étais moi-même à 15 ans. Ça m'aide à en avoir 45.»

Jusqu'au 1/6, Mazel Galerie Crespel, rue Capitaine Crespel 22, 1050 Bruxelles: mazelgalerie.com



Saint-Exupéry, équipé pour l'Aéropostale, lève les yeux vers l'Algérie; Magritte balade son chapeau melon au-dessus de nos (ex-)bassins industriels... C215 représente aussi des animaux, comme ici une pygargue, clien d'œil à l'Amérique prédatrice. © C215 / CHRISTIAN GUÉMY



Fazil Say et Camille Thomas.

Tirs de kalachnikov, pleurs de violoncelle

CLASSIQUE

De tous les concertos qu'elle joue en concert, il est, dit-elle, «d'un de ceux qui suscitent le plus de réactions dans le public». Cette émotion, nous pourrions bientôt la vivre en Belgique. Accompagnée par l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, la charismatique Camille Thomas y défendra pour la première fois le concerto pour violoncelle que lui a dédié le pianiste et compositeur turc Fazil Say. On attend la jeune violoncelliste franco-belge avec d'autant plus d'impatience que, lors de la création du concerto, l'an passé à Paris, elle avait littéralement transcendé cette œuvre aussi intense que virtuose. Son titre évocateur – «Never give up» («Ne jamais renoncer») – en dit long sur la philosophie du compositeur, longtemps en délicatesse avec le régime d'Ankara, autant que sur celle de l'interprète. Tous deux revendiquent un engagement viscéral en faveur de la musique et de la beauté pour tenter d'adoucir un peu la noirceur du monde. «Ce concerto, aime rappeler Camille, a vu le jour après les attentats de Paris et d'Istanbul. Le deuxième mouvement mêle le bruit des kalachnikovs aux pleurs du violoncelle... En fait, je ne crois pas que l'art soit un divertissement. Il doit parler de la société, pour lui permettre d'avancer.» Raison aussi pour laquelle cette pièce très actuelle émeut tant ceux qui l'ont déjà entendue: «On y chemine vers l'espoir, souligne sa dédicataire. Il témoigne d'une certaine foi en l'avenir. Never give up!»

STÉPHANE RENARD

Outre le «Concerto» de Fazil Say, l'OPRL jouera Schubert et Mozart. À Liège, le 4/4, Charleroi le 5/4 et Eupen le 6/4: www.oprl.be

Ultra modernes solitudes



Aujourd'hui, elle (Delphine Bibet), a rencontré l'homme de sa vie (Alexandre Trocki)... © MARIE-FRANÇOISE PLISSART

THÉÂTRE MUSICAL

«Playback (d'histoires d'amour)»

De Delphine Bibet. Avec l'auteure, Thierry Hellin, Catherine Mestoussis et Alexandre Trocki.

Au Théâtre National, quatre acteurs croisent la chansonnette française aux écrits de Roland Barthes: un baume contre les bleus au cœur, entre tristesse et tendresse.

VALÉRIE COLIN

Pourquoi les chansons sentimentales françaises, même vieillottes et particulièrement cucul-la-praline, font-elles encore mouche à tous les coups? Parce que leurs petits scénarios cruels, d'une banalité confondante, d'une sincérité désarmante, parlent à chaque amoureux depuis l'enfance. Parfois, il n'est nul besoin de mélodie. «Tu sais, je n'ai jamais été aussi heureux que ce matin-là...»:

une phrase, une seule, même sans musique. Et tout l'auditoire devine que ce bon vieux Joe, paix à son âme, évoquera bientôt son nostalgique été indien et sa jolie disparue en robe longue, il y a un an, il y a un siècle, il y a une éternité...

Delphine Bibet, actrice de cinéma, de télé et de théâtre belge, possède à coup sûr un cœur d'artichaut, elle qui, pour sa première mise en scène, a bricolé un spectacle d'une heure dix autour des love songs hexagonales des années 60 à nos jours. L'histoire? Il n'y en a pas.

Quatre acteurs, qui incarnent chacun une galerie de personnages (on croise sur scène une femme de chambre, une diva en perruque rousse, un impresario, un machiniste crado...), occupent un espace dépouillé, sorte de dancing de village minable, sentant la faillite.

À tour de rôle, et quelquefois en une douce cacophonie, ils racontent leurs chagrins intimes par bribes d'airs connus, chantés, parlés ou

psalmodiés, et entremêlés d'extraits des «Fragments d'un discours amoureux» de Roland Barthes.

Playback hilarant

Surprise: leurs soliloques et dialogues sont tous exprimés en playback. Facile et lassant? Pas un seul instant, car Delphine Bibet, jouant de l'ensemble des codes de la synchronisation labiale, contraint ses comédiens (et elle-même) à des performances inouïes – parfois très drôles, dans ses ratés intentionnels. Souvent travestis (Alexandre Trocki et ses grandes mains d'accoucheur doublant, en fuisseau, la Jane Manson dépressive d'«Avant de nous dire adieu!»), dépossédés de leurs propres voix pour exprimer le souffle sensuel d'un artiste de variété ringard, ils sèment le trouble, autant qu'une profonde et mystérieuse tristesse.

Au Théâtre National, jusqu'au 5/4: www.theatrenational.be